



RÊVES D'OR

Rien ne trouble vos songes d'or.
S. H. CLÉMENTEY.

Essaim des rêves d'or, songes toujours en fleur,
Cher fantômes ! c'est vous qui calmez la douleur
De notre esprit morose.
O mensonges bénis ! messagers de l'espoir !
C'est vous qui nous charmez et qui nous faites voir
L'avenir tout en rose.

Quand on nous abandonne et que, désenchantés,
Nous regardons en nous, c'est vous qui nous restez,
Amis vrais et fidèles !
Sans cesse, en tourbillons vous passez doucement
Et semblez, dans nos cœurs, laisser le bruit charmant
De vos battements d'ailes.

Vos yeux remplis d'amour ont bravé l'œil hagard
De la Haine et du Mal dont l'effrayant regard
Veut tarir votre sève ;
Rien ne peut vous blesser, rien ne peut vous meurtrir :
Sous le souffle brutal qui voulait le flétrir,
Votre front se relève....

Oh ! ne fuyez jamais ! Apportez à chacun
Votre chant radieux, votre divin parfum
Et l'encens de vos fêtes ;
Jetez sur nous l'écho de votre hymne léger,
Afin que nous puissions l'entendre voltiger
Au-dessus de nos têtes.

Sachez nous ranimer, parsemez sous nos pas
La gaieté, le plaisir, mais ne nous faites pas
Entrevoir l'impossible ;
Donnez nous l'espérance et non l'ambition,
Car il ne faudrait pas que notre illusion
Ait un réveil pénible.

Versez nous vos rayons et non l'immense feu :
Pour avoir le bonheur, il nous suffit d'un peu,
Le trop touche au délire ;
De vos lèvres chassez les rires éclatants,
Mais ayez la beauté, la tendresse, et longtemps
Gardez votre sourire.



LES SOUPIRS DE LA VIE

SOUPIR !.... mot qui fait rêver l'amour lui-même !

Ils sont là, sous le capricieux et mouvant ombrage que balance sur leurs têtes la toile flottante d'une véranda américaine.

La nature printanière dans sa ravissante, dans sa toute exubérante beauté de princesse royale de l'univers, est frémissante à leurs pieds.

Seuls sous l'œil de Dieu !

LUI est brun, avec de grands yeux veloutés, exprimant avec énergie la passion brûlante de son âme.

ELLE, svelte et élégante avec son port de déesse, a relevé vers lui son gracieux visage couronné de ses longues et soyeuses boucles d'or, dont les ondoyants anneaux se déroulent sur ses épaules. Son mouvement a dévoilé sa gorge bondissante satinée d'albâtre, et maintenant la voilà toute frissonnante sous le foudroyant éclair qu'elle a allumé dans la pupille qui la dévore.

Leurs regards se croisent.... Un instant oppressée, leur poitrine haletante laisse enfin échapper un long, un inexprimable soupir.

SOUPIRS d'amour, reviendrez-vous jamais ?

La jeune fille a grandi ; son amour a grandi avec elle. Suivez-la, suivez-la à l'autel, dans sa

gracieuse robe blanche de fiancée. LUI a un peu bruni ; son grand œil noir semble plus rêveur. Le vieux prêtre leur met la main dans la main. Ils sortent rayonnants.

C'est la plus belle journée de leur vie !

Cependant, comme toutes celles qui ont une aurore, elle a aussi un couchant ; déjà la noce tire à sa fin ; la voix mourante de l'orchestre va dire son dernier adieu. Le bal est terminé. Mais les amoureux ont fui.... Jaloux, LUI l'a amenée vers le nid parfumé qui bercera leur amour. C'est une atmosphère embaumée, un nid de roses et de lilas.

O saint amour ! premiers moments d'ivresse !

SOUPIRS des cœurs contents ! souvent ravivez-vous ?

L'année a fui comme un jour enchanté ; rien n'a terni l'azur de leur beau ciel. Le givre glacial qui enveloppe la nature n'a pas pénétré l'invulnérable bouclier qui protège leurs cœurs. Symboles vivants de l'amour, leurs feux sont toujours brillants comme les rayons de la mystique étoile qu'ils s'étaient choisie, un soir, dans les sphères éternelles. Le jour de l'an les a surpris, après un brûlant baiser, en train de se faire leurs souhaits de bonne année.

ELLE, est là, rougissante, et semble guetter avec anxiété le souhait désiré qui va faire tressaillir ses entrailles. LUI, tout mystérieux, s'amuse d'abord de son trouble ; il la trouve charmante et s'acharne à la tenir captive sous la flamme magnétique de son regard ; mais bientôt, entraîné à son insu par cette vision extatique, il se sent vaincu à son tour ; il essaye de balbutier, mais la parole expirant sur ses lèvres traduit son souhait dans la sublime langue du soupir. Le cœur leur bat fort à tous deux.... ils se sont compris.

Langage du cœur, SOUPIR d'espérance, va, tu n'as rien à envier au langage des mots !

L'époque, la terrible époque, mélange de crainte et d'espoir, est enfin arrivée. Heureusement, l'épreuve finale n'a amené qu'un excellent résultat. Il va être enfin donné à l'amour maternel de contempler à loisir un objet digne de lui, de donner et recevoir des caresses dont la seule pensée remplit d'une inexprimable ivresse son âme délirante. On lui apporte dans ses langes l'enfant du SOUPIR, le fils de l'amour.

Oh ! qui dira le bonheur, la joie, les transports qui agitaient son âme, lorsque ses yeux virent cet être adorable, lorsqu'elle contempla cette bouche si aimable, cette lèvre qui lui adressait comme prémices son plus délicieux sourire, lorsque découvrant à demi le fin cil de son œil d'ébène, il tendit vers elle ses petits bras.... Palpitante d'émotion, elle l'enveloppa de son regard de mère, et la lèvre sur la lèvre, maria un baiser—soupir de remerciement et d'amour.

Baiser de remerciement ! SOUPIR d'amour ! Qui vous comprendra s'il n'a l'âme de la mère ?

Les années s'envolent comme des flèches rapides. Un nouveau chérubin, au teint rose, a pris place dans la famille et grandi auprès du premier. Sa grâce, sa délicatesse nous le révèlent : il est du sexe de toutes les grâces, de toutes les délicatesses ; en un mot, c'est une fille.

Et les années faient toujours, le bonheur versant à longs flots ses plus insignes faveurs sur ce quatorze privilégié.

Cependant, cette idéale nature de jeune fille, cet ange terrestre n'était pas fait pour les misères de ce monde corrompu. A dix-huit ans, sans même l'avoir effleuré de son aile virginale, elle lui disait adieu et s'envolait faire fructifier ses trésors dans le pur atmosphère du cloître.

Mais soudain une sinistre clameur, poussée par une centaine de mille voix, retentit dans la patrie comme un glas funéraire, jette l'épouvante et la consternation dans les cœurs et glace le sang dans les veines des plus audacieux : " L'ennemi est aux portes ! L'ennemi est à la frontière ! "

A ce premier mouvement de torpeur et de crainte universelle, légitime concession à notre faible nature, succède un calme profond, une tranquillité réfléchie qui ne peut être inspirée que par l'imminente présence d'un danger inévitable.

Le jeune homme n'a que dix-neuf ans. Mais les principes à large envergure qui lui ont été inculqués dès le jeune âge, qu'il a sucés avec le lait, ces grands et nobles principes le déterminent. Il com-

prend que la patrie le réclame. Il sait qu'il se doit au salut commun.

—Père, dit-il, donnant cours à sa généreuse résolution, je n'ignore pas le sort qui nous attend. Aussi, je veux vaincre pour la patrie ou mourir pour sa sainte cause.

Et un rayon prophétique d'espérance illuminait son mâle et beau visage.

La pauvre mère écoute en silence. Quoi ! n'était-ce donc pas assez du sacrifice de son enfant chérie, de sa fille adorée ? Pourquoi avoir joui de tant de bonheur si ce n'était que pour souffrir de si terribles, de si atroces désillusions ?

Et, une larme indiscreète, trahissant le volcan de son âme, lave silencieuse, traçait sur sa joue animée son brûlant sillon.

Moins sensible, le père avait envisagé plus froidement la situation. Son calme effrayant—consentement tacite—faisait pâlir la tendre mère.

Tout fut consommé.

Quelques heures plus tard, rêvant épaulettes et triomphes, le jeune homme courait s'enrôler parmi les défenseurs de la patrie.

La dernière entrevue l'avait presque attendri. En voyant sa mère pleurer, il avait bien senti comme un reflux du cœur sur ses lèvres et surpris une larme inaccoutumée humectant sa paupière. Mais ce fut tout.

La passion des aventures, le démon du nouveau l'éblouissait.

Debout sur le seuil, sa mère le contempla longtemps, lui, son fils, qui, insouciant et sans regret, quittait la maison paternelle.

Mais lorsqu'on détourne du sentier, au moment de disparaître, il lui jetait de la main un dernier baiser d'adieu, l'émotion fut trop forte. La mère tressaillit dans tout son être, un flot de larmes jaillit de sa paupière.

Et un profond SOUPIR fit onduler son sein.

SOUPIRS, soupirs douloureux, soupapes de l'affliction, sans vous que serait la douleur sinon l'irréparable désespoir ?

Le père avait envisagé plus virilement la circonstance. Sans être stoïque ni fataliste, il acceptait généralement la vie telle qu'elle se présentait.

Réglé, il se rendait chaque matin à son bureau, à l'heure fixée, revenait dîner, puis passait la soirée avec son épouse.

Pendant l'intervalle de veuvage, pour ainsi dire, que lui laissait cette vie à deux, que faisait la tendre mère ?

Ah ! sans doute, elle songeait à ses enfants, son fils surtout, qu'elle entrevoyait prisonnier dans un étroit sentier, entre deux avalanches de dangers. Et seule, loin de tout regard officieux, elle exhalait à satiété ses larmes, ses soupirs.

SOUPIRS, témoins muets, vous rassérénez le cœur ulcéré, vous diminuez la mortelle inquiétude de l'absence ; vous êtes les libérateurs de l'humanité !

Un de ces jours, pendant sans doute qu'elle se faisait à elle-même ses personnelles confidences, s'épanchant sans détour en son propre cœur, elle fut soudain arrachée à sa maternelle rêverie par un bruit inaccoutumé, entremêlé de gémissements étouffés et de bruyants éclats de voix.

Elle se lève promptement, vole à la porte et l'ouvre.

Ciel ! quel affreux, quel horrible spectacle s'offrit à ses regards !

Sur une civière portée par quatre hommes gisait son mari mourant ; il était immobile, le visage blême, les yeux hagards, tandis qu'un flot de sang se faisant jour à travers les bandages mal fixés qui lui ceignaient la tête, inondait ses habits souillés, en désordre. Il ressemblait plutôt à une masse inerte, à un repoussant débris maculé de sang et de boue qu'à un être humain, qu'à l'homme, le chef d'œuvre de la création.

Une poutre, détachée du faite d'un édifice en construction, avait accompli cette catastrophe.

La lame acérée d'un poignard, plongé jusqu'à la garde dans le sein de l'épouse, n'eut pas produit sur elle un plus terrifiant effet que cet indécrottable spectacle.

Pâle comme la mort, elle sentit ses genoux ployer et se dérober sous le poids, devenu trop lourd, de son corps.

Elle chancela, porta la main à son cœur tandis qu'une goutte de sang injectait sa paupière.